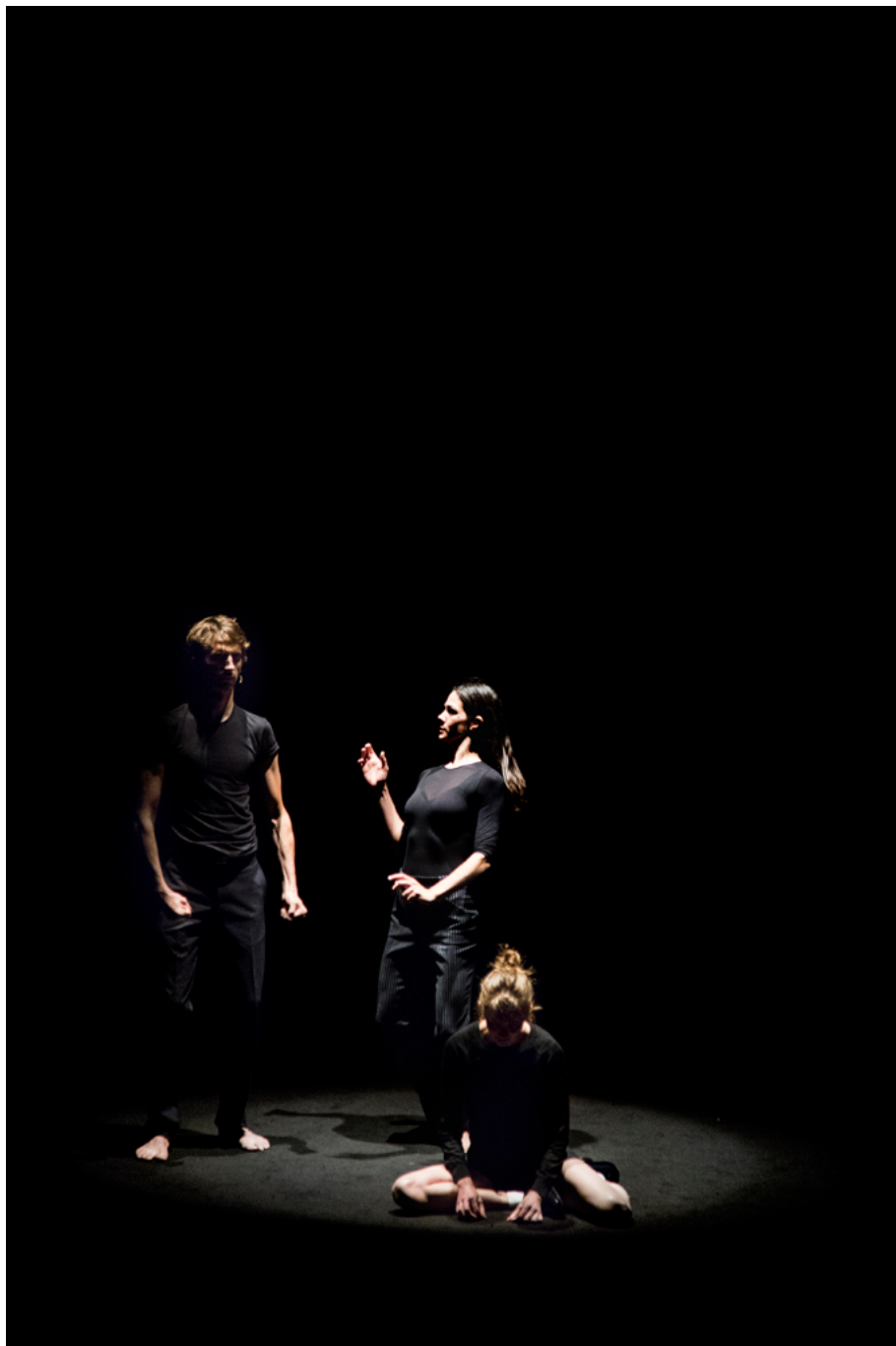




ENSEMBLE ENSEMBLE

VINCENT THOMASSET

Compagnie Laars & Co
Direction artistique Vincent Thomasset
laarsandco.vt@gmail.com

Production, diffusion, administration Christine Tiana
laarsandco.office@gmail.com / +33 (0)6 21 38 03 06

www.vincent-thomasset.com

Dans la lignée de ses précédentes créations, Vincent Thomasset creuse la question du double au filtre du langage. Parcours de vie, matériaux biographiques réels ou fictifs forment les contours de cette pièce sonore incarnée, spatialisée, où la subjectivité des interprètes se mêle aux fragments auxquels ils prêtent voix. Traversant des paysages vocaux et charnels, *Ensemble Ensemble* met en jeu la circulation du verbe comme une architecture mentale aux multiples dimensions.

Gilles Almavi, programme du Musée de la Danse

Lien vidéo

Captation intégrale : <https://vimeo.com/thomasset/ensembleensemble>

Mot de passe sur demande : laarsandco@gmail.com

Diffusion

21 septembre [sortie de résidence publique] : Le Vivat - scène conventionnée d'Armentières

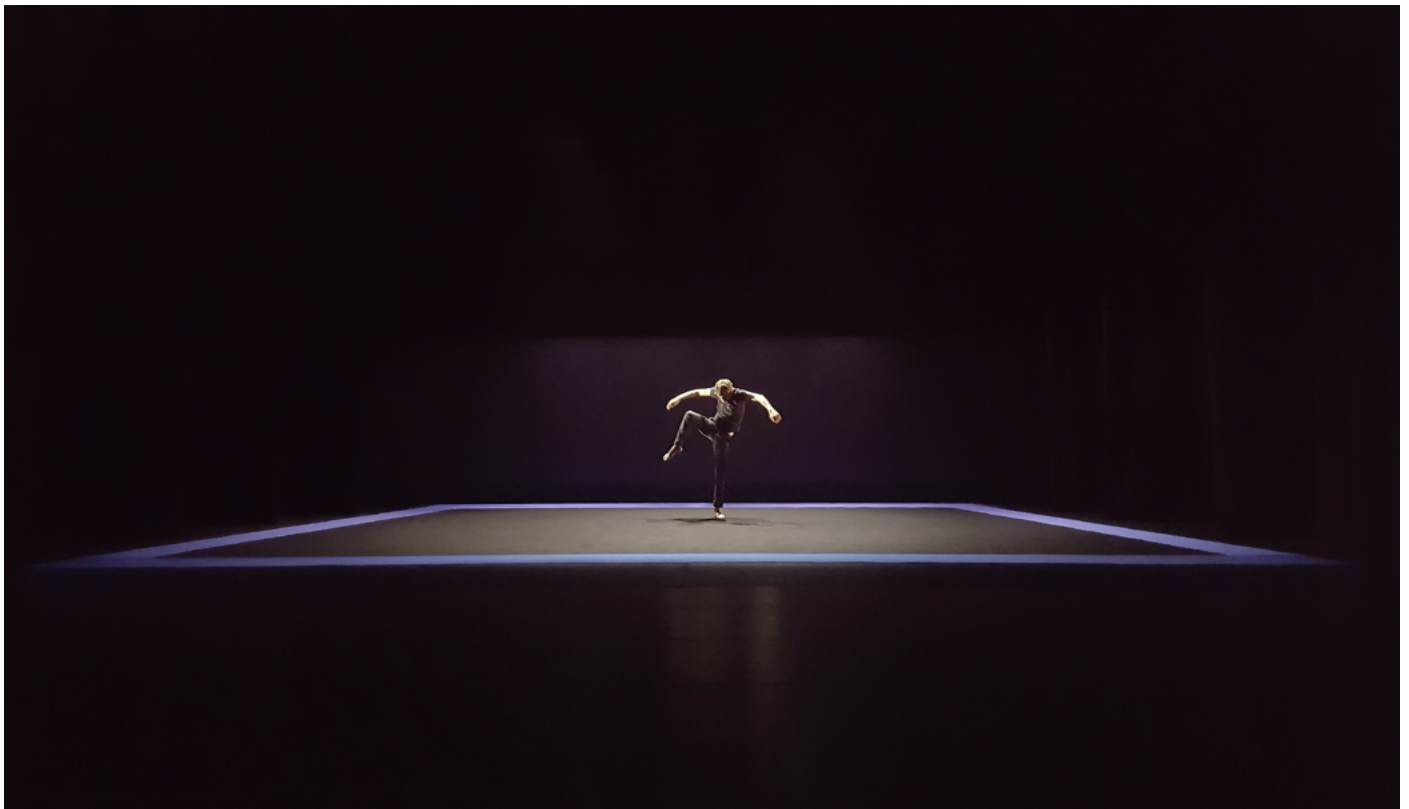
25-26 septembre 2017 [création] : Théâtre du Gymnase - Marseille, Festival Actoral

18, 19, 20, 22, 23, 24 novembre 2017 : Théâtre de la Bastille, Festival d'Automne à Paris

29 mars 2018 : La Passerelle, scène nationale de Saint-Brieuc, Festival 360

31 mars 2018 : Festival Artdanthé, Théâtre de Vanves, scène conventionnée pour la danse

23 juillet 2018 - Biennale internationale de Venise



Conception, texte Vincent Thomasset

Interprétation Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré, Anne Steffens

Chorégraphies en collaboration avec les interprètes

Lumière Pascal Laajili

Création sonore Pierre Boscheron

Musique originale Benjamin Morando & Gabriel Urgell Reyes [The Noise Consort]

Conseillers musicaux Pierre Boscheron, Benjamin Morando

Conseillère artistique Ilanit Illouz

Scénographie en collaboration avec Vincent Gadras

Costumes en collaboration avec Angèle Micaux

Assistante mise en scène Flore Simon

Régie générale Vincent Loubière

Production Laars & Co

Coproduction La Passerelle scène nationale de Saint-Brieuc, Festival d'Automne à Paris, Théâtre de la Bastille, Musée de la Danse - Rennes, Le Vivat - scène conventionnée d'Armentières, La Ménagerie de Verre, Pôle Culturel d'Alfortville.

Vincent Thomasset est artiste associé à La Passerelle scène nationale de Saint-Brieuc dans le cadre de Surface Scénique Contemporaine.

L'association Laars & Co est soutenue par le ministère de la Culture et de la Communication DRAC Île-de-France au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique.

Avec le soutien de l'ADAMI.

Avec le soutien du département du Val-de-Marne pour l'aide à la création.

Avec le soutien de La Chartreuse Villeneuve lez Avignon - centre national des écritures du spectacle, de l'Atelier de Paris - Centre de Développement Chorégraphique, du Centre Dramatique National Nanterre Amandiers



Ensemble Ensemble répond au désir d'accompagner son existence de présences multiples, qu'elles soient réelles, fictives, subies ou convoquées. Pièce sonore, littéraire et chorégraphique, *Ensemble Ensemble* met en jeu la notion de parcours, d'itinéraire, de traversée. Ou comment lieux et corps produisent de la pensée, comment donner corps à la voix, voix à la pensée.

La question de l'identité, de sa construction, apparaît au fil de la pièce, traversée par la figure du double. Le plateau est structuré par quatre interprètes qui, de part leurs mouvements, actions et positionnements, définissent des espaces mouvants permettant au verbe de circuler. Lieux et personnes se confondent, se répondent, des plages sonores et compositions musicales ponctuent la pièce, reconfigurent les lieux.

—

Ensemble Ensemble suit le parcours d'une femme qui essaie de mettre des mots sur ce qui l'entoure, à différentes étapes de sa vie, que ce soit au cours de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, ou, au crépuscule de son existence. Monologues et dialogues s'entremêlent, la figure du couple voit le jour, s'estompe, revient inexorablement avec, en filigrane, la nécessité de comprendre ce qui pousse un individu à se raconter, que ce soit en privé, en public, par oral ou par écrit. Je m'appuie notamment sur ma rencontre avec une femme, par le biais de carnets intimes trouvés dans un vide grenier, en 1999. Après les avoir mis de côté pendant plusieurs années, j'effectue une nouvelle recherche à l'occasion de ce projet et tombe sur une émission radiophonique durant laquelle elle se raconte. Pour la première fois, j'entends sa voix. La fiction le dispute ainsi au réel, par le biais de différents éléments autobiographiques ou documentaires qui ont nourri l'écriture de la pièce.

La pièce est structurée autour de neuf textes : *Tu m'écoutes ?*, *Dans les escaliers*, *Tes histoires*, *Nature président*, *Un jour particulier*, *Par cœur*, *Sa voix*, *Robot machine*, *Ce que je veux dire*. Ils sont pris en charge par les quatre interprètes qui pourraient tout aussi bien ne faire qu'un. La notion de double traverse certains de mes projets et se déploie ici, encore plus avant, par le biais de dialogues entre *Toi* et *Moi*. Une attention particulière est portée à la circulation du verbe grâce à un principe de doublage en direct : deux interprètes parlent, à moitié cachés dans la pénombre, deux autres prennent en charge physiquement leurs voix. La figure du couple revient inexorablement sous différentes formes. Les didascalies me permettent de parler aux interprètes, voir aux personnages. Certaines sont dites au plateau et transforment la figure du couple, en un duo interprète/metteur en scène.

La présence du corps est centrale. Les interprètes - dont trois sont danseurs - déploient une écriture qui leur est propre, en fonction des différentes dynamiques et matériaux qu'ils peuvent tour à tour écouter, émettre ou incarner. Au début du processus de travail, je leur demande de raconter, face au reste de l'équipe, comment ils en sont arrivés à travailler en tant qu'interprète. Les séquences sont filmées et permettent d'identifier quels sont leurs propres gestes de la parole. Certains motifs sont agencés et permettent de créer des séquences chorégraphiques qui peuvent être intégrées à la pièce.

Le traitement sonore structure la pièce. Il fournit des éléments de langage, définit des architectures mentales, produit des images. Paroles et musiques circulent entre les interprètes, créent du mouvement, de l'écoute, du silence. Pierre Boscheron est en charge de la création au plateau. Il travaille la diffusion afin que sons et musiques circulent au plateau tout en convoquant des hors-champs sonores. Une attention particulière est portée à la sonorisation d'Anne Steffens et Julien Gallée-Ferré afin qu'Aina Alegre et Lorenzo De Angelis puissent emprunter leurs voix.

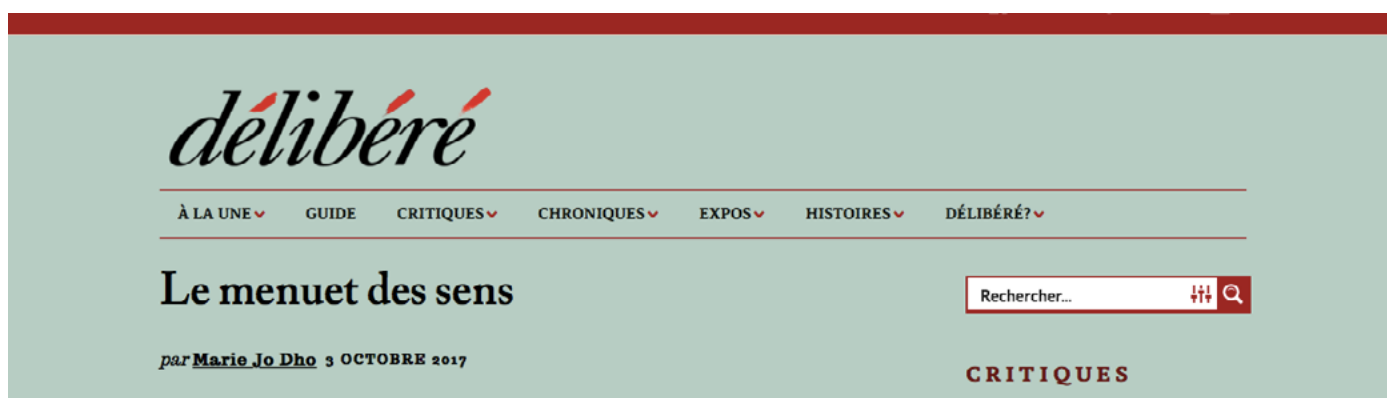
Textes et musiques se succèdent, avec, en commun, la capacité à faire bouger les corps, créer du mouvement. J'intègre plusieurs morceaux d'auteurs de musique baroque (J.N.P Royer, J. Kapsberger, A. Lotti, A. Vivaldi, M. Marais, F. Couperin), la plupart avec du clavecin. La « grande histoire » est ainsi convoquée, inscrivant ainsi la pièce dans un rapport au temps plus large. Ce choix fait suite à une rencontre avec Benjamin Morando, du groupe *The Noise Consort*, qui a, pour particularité, de travailler avec des clavecins. Plusieurs de leurs morceaux sont intégrés à la pièce dont le morceau original « Y a combien de lettres dans ce que je veux dire » qui a été créé pour la pièce. Il s'appuie sur la sonorité de la phrase titre et vient prolonger une séquence au cours de laquelle Julien Gallée Ferré compte combien de lettres composent la phrase « Tu vois, y a combien de lettres dans ce que je veux dire ? ». [cf extrait texte].

La création lumière est prise en charge par Pascal Laajili qui travaille autour de la notion de « théâtre au noir », ou comment faire apparaître ou disparaître les interprètes tout en les laissant au plateau. Le sol est recouvert d'une moquette noire. En arrière plan, une feuille de papier tissé noir, de 2,20 mètres de hauteur et de 8 mètres de longueur. Elle peut être rétro éclairée et prendre une couleur bleue. Elle permet d'éclairer la boîte noire, créer un arrière-plan, faire apparaître les silhouettes des interprètes. La scène est pendrillonée à l'italienne et se resserre vers le fond de scène, épousant ainsi le trapèze dessiné par la moquette. La lumière peut tout aussi bien faire apparaître le théâtre, l'assemblée des quatre interprètes ou, au contraire, dessiner des espaces plus flottants, laisser émerger des solitudes. De part la multiplicité des lieux convoqués, le rapport à l'image est omniprésent, que ce soit dans le texte ou au plateau. Les quatre interprètes reconfigurent l'espace en fonction des endroits traversés, créent des architectures mentales, structurent l'espace, mettent en place des configurations fixes ou animées, deviennent les éléments mouvants d'une scénographie en constante évolution.

—

Le mot ensemble est un terme aux acceptions multiples. Il associe les notions d'espaces et de temps, convoque la notion d'instruments (ensemble musical), et laisse entendre, en creux, de par sa répétition, le mot « semblant ». *Ensemble Ensemble* tente ainsi de réconcilier réel et fiction, propose de transformer la difficulté d'appréhender notre environnement de manière univoque, en une ode à la multiplicité : multiplicité des corps, des actions, des pensées.





Le menuet des sens

La 17e édition du festival Actoral (arts et écritures contemporaines) fondé par Hubert Colas s'est ouverte le mardi 26 septembre au Théâtre du Gymnase à Marseille avec une création lumineuse, rigoureuse et emblématique de ce pourquoi le festival existe : faire parler les corps avec et sans les mots. Qui sont ces quatre-là (trois danseurs, une comédienne) ou plutôt ces deux paires posées sur la scène à dialoguer ou à se taire, à se déplacer un peu de biais, jamais vraiment en face ou en place même si l'autre interpelle ou assigne son partenaire d'un impérieux « je te parle » ? De leur costume noir on remarque assez vite qu'il n'est pas leur uniforme, l'un a des manches longues, l'autre laisse passer les bras ou dessine un corsage plus féminin, frêle individuation et fragments d'identité ; la lumière saura se saisir de l'éclat des peaux, fera vibrer les mains et les visages et l'ombre brouillera les pistes. Qui parle ? La voix sonorisée circule avec un léger décalage et parfois l'un prend la parole de l'autre et lui laisse le mouvement des lèvres ou la bouche close ; ça s'appelle échanger, il est question de carnets trouvés dans un vide-grenier, d'histoires familiales ou de tirades qui sonnent grand-siècle, de schizophrénie peut-être... avec rigueur et précision l'énigme est en marche comme une pensée qui se faufile vers un point sensible très loin ; Ensemble Ensemble peut ainsi se dire à l'infini sans altération. La musique est là aussi, empruntée et rendue ; du clavecin amplifié, en somptueuse nappe sonore (le Vertigo du Noise Consort ?) qui tapisse les mouvements ; comme dans la gestique baroque, le geste précède légèrement l'énonciation de l'affect et le souligne avant son apparition ; Vincent Thomasset, brillamment, a conçu un spectacle total et euphorisant où tout est nécessaire comme dans cette question persistante, longtemps après que l'on a quitté la salle : « combien de lettres pour dire "tout ce que je veux dire" ? ». La forme fait le sens et mutuellement.

Marie Jo Dho
3 octobre 2017

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards extravertis hystériques jumeaux vénitiens de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble Ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII^e siècle à aujourd'hui. (...) La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore — les mots, les voix — peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures - notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre...

Fabienne Pascaud
25 octobre 2017

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Les Jumeaux vénitiens
Comédie
Carlo Goldoni
[1960] Mise en scène Jean-Louis Benoit. Théâtre Hébertot, Paris 17^e, tél. : 01 43 87 23 73.

Ensemble ensemble
Théâtre conceptuel
Vincent Thomasset
[11] Mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset. Le 26 mars à La Passerelle, Saint-Brieuc (22), le 31 mars au festival Artanthe, Vannes (56), tél. : 01 41 33 93 70.

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards extravertis et hystériques *Jumeaux vénitiens* de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII^e siècle à aujourd'hui. Carlo Goldoni (1707-1793) s'attaque aux plus fascinants et déroutants imbroglios lorsqu'il imagine cette féroce comédie d'amour, d'argent et de mort par le biais de ce duo improbable de jumeaux qui s'ignorent depuis des années, ne vivent même pas dans la même cité, l'un imbécile, l'autre séducteur roué, mais qui débarquent ensemble à Vérone pour y organiser leurs mariages. Et le parcours chahuté des deux frères — Zanetto et Tonino — vers le plaisir, le désir, sera encore pimenté par la galerie de personnages absurdes, voire abjects, qu'ils seront forcés de côtoyer : d'amoureuses poudrées ou hardies en amies traitées ou hypocrites et serveurs insolents ou méchants. Transformant les personnages souvent figés et caricaturaux de la traditionnelle commedia dell'arte en antihéros tourmentés et ordinaires de son siècle, Goldoni n'y va pas de main morte, ici, avec les mesquineries, les compromis, les bassesses de la petite bourgeoisie du temps... « Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas », dira avant de se suicider — et après avoir assassiné un des jumeaux — le pire protagoniste de la pièce à l'intrigue comme démultipliée, en jeu de miroirs perpétuel. Dans un espace blanc volontairement neutre, et sous les lumières translucides jusqu'à l'éblouissement de Joël Hourbeigt, Jean-Louis Benoit a tenté de démêler l'histoire si cruelle, en constants dédoublements et parallèles. Dans ses quelque cent vingt comédies, le prolifique Goldoni ne tue guère en effet ses personnages...

Mais est-ce l'interprétation anecdotique, pour avertir qu'elle paraît, de Maxime d'Aboville — qui incarne seul le bon et le mauvais jumeau ? Le spectacle pourtant joliment ficelé laisse un goût d'inachevé. D'inaccompli face à la course vaine de ces créatures sans grand intérêt mais aux beaux costumes, mues par leur seul immédiat contentement. Est-ce ce qu'avait voulu Goldoni ?

La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore — les mots, les voix — peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures — notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre... ●

« Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas » : Goldoni se régale.



Télérama 3537 25/10/17 73

Ensemble Ensemble

Texte, chorégraphie et mise en scène de Vincent Thomasset

À Agen, Armentières et Saint-Brieuc

THÉÂTRE

Il y a très très longtemps, plus de dix ans de cela, Vincent Thomasset était interprète chez Pascal Rambert. Il a fait du chemin depuis et c'est désormais en tant que metteur en scène qu'il officie, quand bien même il n'a pas quitté les planches, puisqu'il est de la partie la plupart du temps, dans une démarche où la mise en jeu de soi, de son propre corps, de son matériel autobiographique autant que de ses obsessions thématiques (le langage, le double) et réflexives (enjeux in situ, matérialisation de l'immatériel, lien corps-voix, pensée-mouvement) est essentielle à son processus de maturation artistique. Mais, tout comme dans les *Lettres de Non-Motivation*, sa précédente création, Vincent Thomasset n'est pas sur scène dans *Ensemble Ensemble* et il cède le plateau à un quatuor trié sur le volet, au fort potentiel charismatique : les danseurs Lorenzo de Angelis, Julien Gallée-Ferré et Aïna Alègre, la comédienne Anne Steffens. Dans un espace noir, moquetté, vide de tout accessoire, un espace intemporel et non contextualisé, une sorte d'espace mental indéfini, il invente un récit diffracté, fragmenté, où les figures se dédoublent, où les corps et les voix sont dissociés, pour laisser entendre une parole qui se cherche, qui s'éprouve comme telle, qui tente de fluidifier le passage entre pensées intérieures et formulation en mots, une parole qui tâtonne et questionne, doute, se méfie des apparences, des faux semblants, une parole qui décortique et dans le même temps où elle charrie du sens, s'écoute comme

partition sonore. C'est un théâtre d'ombre et de pénombre, d'énigme, d'incongruité et d'étrangeté. Étrangeté de la forme scénique, étrangeté de l'être qui se dessine (peut-on parler de personnage ?) dans son rapport au monde et à l'autre, étrangeté du langage qui n'est pas un langage de communication ordinaire, avec ses balises et son efficacité inhérente mais bien la continuité sans filtre et sans filet de la pensée. Pour constituer sa matière verbale, son répertoire narratif, Vincent Thomasset a puisé dans les carnets intimes d'une femme, la poétesse Annie Duthil, chinés dans un vide-grenier, dans des interviews d'«entendeurs de voix» diagnostiqués schizophrènes et dans les récits personnels de ses acteurs. En découle un texte qui emprunte et mixe, un texte éclaté, qui est comme la traversée du paysage mental d'une femme à différents moments et endroits de sa vie. Et c'est vertigineux. On a la sensation de glisser dans son cerveau, de voir l'invisible, la pensée qui circule, se spatialise, se dédouble, se heurte à l'incompréhension et à l'impossibilité de dire exactement ce que l'on ressent au centre de soi. C'est troublant, on ne saisit pas tout de suite de quoi il retourne, on trébuche aussi, en tant que spectateur, mais quand les connexions se font entre la pièce et nous, l'ambition du projet nous parvient, dans toute sa sensorialité, sa dimension physique, sonore et philosophique. Quant aux solos dansés de Lorenzo de Angelis, ils sont pur délice. / MARIE PLANTIN /



ENSEMBLE ENSEMBLE, LES DOUBLAGES DE VINCENT THOMASSET AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Dans la veine de *Bodies in the Cellar* et des *Protagonistes* et avec l'humour des *Lettres de non-motivation*, Vincent Thomasset continue son exploration délicieuse des faux-semblants. *Ensemble Ensemble* est à voir au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne.

MOI — Partager avec toi. C'est ça. J'aimerais partager des choses.

Avec simplicité.

MOI — Tu sais, quand je dis une chose... Quand je parle... Quand je dis des choses...

Prends ton temps.

TOI — Oui...

MOI — Je me lance?

TOI — Ok.

Prends ton temps.

Ils sont quatre dans une black box. Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens fonctionnent en binômes. Anne est la voix d'Aina et Aina est le corps d'Anne. Julien est la voix de Lorenzo et Lorenzo est le corps de Julien. Et ça commence comme ça : avec ce non-dialogue sur le rien. Et cela se poursuit comme cela : dans une manipulation des êtres comme si ils étaient les petits personnages ronds qui tournent sur les nouvelles boîtes à musique. La musique est baroque... comme souvent dans les boîtes à musique.

Mais Thomasset est aussi chorégraphe, il a suivi la formation Ex.e.r.ce, et *Ensemble Ensemble* est une pièce performative dansée.

Il y a un fil conducteur ici qui est celui de la composition d'un récit. Faire un phrase, censée, qui ne soit pas de la poésie, ce n'est pas un exercice facile finalement.

La forme est très aride. Les trois danseurs et la comédienne ont des costumes noirs et stricts réalisés par Angèle Micaux. Ils sont ultra sobres mais témoignent d'une douce folie. Anne Steffens est par exemple dotée d'un short et de soquettes blanches. Comme une enfant du milieu du siècle dernier. *Ensemble Ensemble* est « in-datable ».

Thomasset mélange et disperse. Les voix deviennent les corps et tout se retourne. Personne n'est personne et chacun est l'autre. Anne a trouvé un carnet intime dans un grenier et tente une enquête pour savoir qui en est l'auteur. Cela, vous voyez, c'est le cadre narratif de *Ensemble Ensemble*. Quelle importance ? Ce qui compte ici, c'est le mouvement, celui des mots comme des corps, dirigés dans un contre-jour cinématographique sur fond bleu sombre.

Ils nous entraîne dans un conte fantastique et insensé où les arbres tombent amoureux et où les adultes jouent comme des enfants. Vincent Thomasset s'impose de plus en plus comme un créateur protéiforme, ultra élégant. Il évolue dans son monde, où les frontières sont poreuses. Le cinéma, la radio, la danse et le théâtre sont des outils et ce metteur en scène sait les faire jouer dans une dissonance parfaite.

Amélie Blaustein-Niddam

19 octobre 2017

ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS

DANSE THÉÂTRE OPÉRA ENTRETIENS LES RENDEZ-VOUS

Recherche



MOTOCROSS, MAUD LE PLADEC



RÉPÊTE, FANNY DE CHAILLÉ & PIERRE AUJER



Ensemble ensemble. Répétition, bégaiement, protophrase balbutiante, écho qui annonce la suite. Comme son titre simple et tautologique, la nouvelle création de Vincent Thomasset entraîne, sans prétention, les spectateurs dans un ballet de corps et de mots à la frontière du banal et du poétique, à l'interstice de l'absurde et du sensible. Pendant une courte heure, quatre corps, miroirs les uns des autres, dialoguent par mots et par gestes, évoquant les plus petits riens du quotidien, étalant en longueur les affres infimes qui parsèment nos relations, avec une acuité et une légèreté tout simplement réjouissantes.

Sur scène, rien de superflu. Le sol vide, un écran vide au fond et des corps. Deux danseurs, un homme et une femme, sont contorsionnés en avant-scène, sous la lumière des projecteurs, tandis que derrière se détachent deux silhouettes dans la pénombre. Deux fois un homme et une femme. Deux fois un couple. Quand les danseurs prennent la parole, elle est empruntée, factice, elle ne colle pas avec leur corps. Ils se font ventriloquer par les deux silhouettes en fond de scène. Les danseurs dansent et les acteurs jouent. Les danseurs animent leur corps et leurs lèvres et de celles-ci sort la voix d'un autre couple. Le dialogue s'établit sur un autre terrain, celui du logos.

Miroir faussement symétrique, les deux couples, ou plutôt, le couple démultiplié, s'engage dans un étrange quatuor. Le jeu spéculaire des regards circule entre les corps, rendant impossible la fixation d'un original et de son image. Qui parle de la voix ou du corps ? Impossible à dire. Les rôles se diluent les uns dans les autres. Cet étonnant couple de couple reste ensemble, ensemble mais distant. Aux uns la parole, aux autres la danse, et entre les deux, tout autour d'eux, la musique, entraînante, hypnotisante. Les percussions de clavecins secouent les cadres, interrompent les discussions et noient les corps ensemble. Dans ces instants musicaux, toutes les frontières s'étiolent. Reste une parade partagée, juste et touchante, guillerette aussi.

Le texte de Thomasset, fait d'infinies variations autour de rien ou presque, surprend par sa sobriété et son souffle léger qui emporte souvent l'enthousiasme du public. Derrière l'anecdotique et l'anodin, perce toute une poésie du banal. À l'image de cette charmante séquence où les protagonistes s'adonnent à un jeu de leur cru : celui des « phrases qui mettent tout le monde d'accord ». Sorte d'exercice d'anti-poésie où les phrases doivent se faire le plus tautologique et inexpressive possible, simples énoncés factuels, mais où sourd, comme en négatif, une paradoxale poésie non dite.

Avec cette nouvelle création, Vincent Thomasset opère une très équilibrée et délicate symbiose entre parole, danse et musique. Chaque élément s'installe et se déploie en toute simplicité, propose modestement sa poésie absurde et charme par sa légère élégance. Thomasset présente un théâtre de la parole sans artifice mais plein de ressources qui ne peut manquer de toucher.



Théâtre du blog

Ensemble Ensemble, conception et texte de Vincent Thomasset

Posté dans 20 octobre, 2017 dans [critique](#).

Cette pièce sonore, littéraire et chorégraphique, met en jeu la notion de parcours et de traversée. Comment appréhender ce qui nous entoure ? Comment embrasser le monde ? Ensemble, l'un avec l'autre, simultanément, les uns avec les autres, réunis. Seul ? Jamais, mais en lien avec l'autre, quand un couple se dessine, puis un autre : trois danseurs et une comédienne, Aina Allegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens traversent le plateau.

Figés, ou initiant le mouvement de la marche, agitant les bras nus et les mains avec grâce et délicatesse, avec des gestes dansants que les éclairages soignés de Pascal Laajili saisissent à merveille. Il y a entre autres, un remarquable duo de personnages en pantalon noir, en écho à l'autre duo, lui, aux jambes nues... Parfois un ou deux interprètes disparaît au lointain pour laisser la lumière verser sur les autres. Successivement, tous énoncent, écoutent, font répéter ou bien dansent. Ainsi paroles et musique baroque au clavecin de Royer, Kapsberger, Lotti, Vivaldi, Marais, Couperin circulent entre les interprètes, créant encore du mouvement et une écoute attentive aux sons, aux mots et à la qualité du silence. Le doublage sonore et ludique se fait en direct : un interprète parle sans émettre de son, un autre lui prête sa voix, sans que les corps ne bougent, ou quand ils créent au contraire et en même temps des mouvements physiques et mentaux où ils semblent chercher quoi dire, hésiter, passer d'une idée ou d'un lieu à l'autre ...

Les paroles ? Des phrases de carnets intimes d'une femme née en 1910, des témoignages d'individus «entendeurs de voix», et de parcours des interprètes : ces matériaux existentiels retiennent l'attention du public. Réel et fiction ensemble à travers la multiplicité des corps, des actions, des pensées. Cet ensemble est compris comme la qualité d'un tout aux parties harmonieusement unies, comme une œuvre d'art, avec son unité, tenant à l'équilibre et à l'heureuse proportion des éléments : «Condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne font rien ; l'unité, l'unité, tout est là...» et, plus tard encore : «Tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. » écrivait Gustave Flaubert, dans sa Correspondance.

Avec Ensemble Ensemble, nous percevons l'élégance d'une pensée et de volatiles intuitions dans une chorégraphie aux magnifiques portraits en pied, animés et sensibles. Un témoignage vivant, pudique et réservé mais aussi très emblématique de l'autre, avec les détails de toute existence entre mouvements, paroles et silences.

Véronique Hotte

Entretien

“S’IL N’Y A PAS UN PEU DE FICTION, ALORS À QUOI BON?”

Venu au théâtre par accident, **VINCENT THOMASSET** travaille autour du langage, qu’il soit littéraire, musical ou chorégraphique. Dans sa nouvelle création, *Ensemble Ensemble*, avec trois danseurs et une comédienne, il passe au dialogue et approfondit la figure du double.



l'ant'illouz

“Le corps émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire”

Après *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, créé en 2015, vous présentez *Ensemble Ensemble*. Quels sont les différents matériaux que vous avez convoqués pour ce nouveau spectacle ?

Vincent Thomasset – Comme le projet date de plusieurs années, de nombreux matériaux accumulés au fil du temps se sont comme sédimentés. Puis l'écriture est venue. Au départ, j'avais pensé un projet pour une femme qui traverserait des villes, des paysages, des régions dont elle ne parlerait pas la langue. Puis j'ai ressorti des carnets intimes d'une femme, Annie Duthil, trouvés dans un marché aux puces il y a longtemps. En tapant son nom sur internet, j'ai entendu sa voix dans une émission, *Mémoire du siècle*, où elle racontait sa vie et surtout celle de son père, un grand pédagogue. C'est un matériau très riche et intéressant sur lequel nous avons travaillé au début, puis nous avons à nouveau bifurqué, même s'il reste encore cette idée-là : qu'est-ce que l'on raconte quand on se raconte aux autres ? Comment se raconte-t-on au cours d'une vie ? Comment est-ce que l'on appréhende tout ce qui nous traverse sous forme orale et écrite ? Pendant longtemps, j'ai cherché une manière de parler des choses sans en parler ; avec ce projet, je cherche à parler de choses dont on ne parlerait pas comme ça. Il n'y a pas de sujet spécifique, plutôt des choses volatiles, entre le réel et la fiction.

Est-ce que se raconter soi-même nécessite un rapport à la fiction ?

Pas nécessairement. En revanche, je dirais – et c'est très personnel – que s'il n'y a pas un peu de fiction, alors à quoi bon ? C'est pour cela que je fais ce métier. J'ai un rapport fort à l'écriture depuis mon enfance. Je n'ai pas de forme de croyance, malheureusement, j'aurais aimé croire à quelque chose que j'estime fictionnel. Alors je travaille avec la fiction pour essayer de la rendre tangible, quelque chose qui ne serait pas concret mais qui existerait. Les personnages disent ce qu'ils ressentent, mais aussi comment ils se sentent physiquement. Ce sont des petites choses, délicates, des comportements induits par ce qui se passe dans la tête et ce que l'on ressent.

C'est délicat à dire et à mettre en scène ?

Oui, et en même temps c'est ce que j'ai envie de faire. Je crois que c'est une pièce de la maturité pour moi, je suis allé de droite à gauche, j'ai mené mes recherches et là, j'ai l'impression de toucher le cœur de ce que j'ai envie de travailler. J'avais écrit beaucoup de textes et en rencontrant l'équipe, certains sont devenus plus évidents que d'autres, notamment un dialogue. Je n'avais jamais écrit de dialogue.

Oui, c'est étonnant, d'autant que les auteurs contemporains se méfient du dialogue...

Je m'en méfiais aussi ! J'écrivais des textes hétérogènes que j'assemblais. Maintenant, j'arrive au théâtre et au dialogue. J'ai commencé par écrire un texte pour une femme et puis j'ai mis des didascalies dans lesquelles je lui disais des choses, je lui parlais, et je suis finalement parvenu à un dialogue, les didascalies ont laissé place à un deuxième personnage. Je les appelle “moi” et “toi”.

Comme si l'auteur dialoguait avec son personnage ?

Oui, avec l'interprète et le lecteur aussi. Et il y a un acteur qui dit les didascalies, ça lui donne comme une fonction de metteur en scène au plateau. Il y a un dialogue entre “moi” et “toi”, entre une femme et un homme, la vision du couple peut être convoquée, mais j'essaie de ne pas aller en plein dedans, alors comme dans *Bodies in the Cellar* (2013), j'utilise le doublage. J'ai toujours été fasciné par la figure du double. Quand j'écrivais adolescent, je parlais déjà à trois niveaux, il/lu/je, comme une tentative d'appréhender le monde à plusieurs niveaux, à travers différents axes. Mais la présence du corps est importante pour moi. Quand j'ai commencé le théâtre et que je me suis retrouvé sur un plateau, j'ai eu le sentiment de me trouver du bon côté des mots, je l'ai senti. Avant, les mots me tournaient dans la tête. Là, je travaille avec trois danseurs et une comédienne, c'est aussi pour revendiquer l'importance du corps. Contenu et contenant sont ex æquo, pour se dire que les deux peuvent parler à armes égales.

Qu'est-ce que le corps peut dire que la pensée ne dit pas ?

Le corps ne dit rien mais il permet de comprendre des choses sans mettre des mots dessus. Il émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire. J'ai l'impression que le corps peut dire plus sincèrement ce que l'on veut dire réellement comme une forme de vérité.

Vous travaillez toujours la question de l'identité ?

J'ai toujours essayé de définir ce que l'on est et la manière dont on a envie de se définir et de définir ce qui nous entoure. La construction de l'identité est complexe et nourrie de ce que l'on traverse et des lieux qui nous ont construits. C'est ce point de rencontre entre mon histoire, les histoires et l'Histoire. Hervé Pons

Ensemble Ensemble Écriture, mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset, le 26 septembre à 20h30, le 27 à 21h, Théâtre du Gymnase. Création à Actoral.17

TOI — « Et l'amour la tire à brûle-pourpoint.
D'un petit arc qu'on ne voit point. »

MOI — C'est beau.

TOI — Scarron. Virgile travesti. « Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point. Il faut vous les tirer plus à brûle-pourpoint. »

MOI — À brûle-pourpoint : « À bout portant », « De très près, en tirant ». « Sans préparation, sans ménagement, sans détour. » « Lorsqu'on tirait un coup de feu sur quelqu'un, à bout portant, on lui brûlait le pourpoint. »

MOI — D'accord.

TOI — « Vêtement utilisé pour couvrir le torse, entre le XIIIe et le XVIIe siècle. »

MOI, *l'interrompt* — Ok. D'accord. *Un temps*. Tu veux dire quelque chose ?

TOI — Non.

MOI — Ben si ! Tu veux dire quelque chose ! Non ?

TOI — Non, je crois pas. Pourquoi ?

MOI — Je sais pas !

TOI — « À toi de me dire ! »

MOI — Quoi ?

TOI — Non. Rien. Je disais ce que... Je sais pas si tu l'aurais dit mais je l'ai entendu. Quand tu disais « Je sais pas ! À toi de me dire ! » T'aurais pu dire ça, non ?

MOI — De quoi ?!

TOI — Quoi ?

MOI — Qu'est-ce qui se passe !

TOI — Rien.

MOI — Tu fais quoi là ? T'as quoi derrière la tête ?

Tu regardes derrière toi pour voir s'il y a autre chose derrière ta tête. Ça te fait marrer.

TOI — Rien. Non rien. Enfin... Je crois pas.

MOI — Et... Comme ça... Tu lis des définitions !... *Silence.* Non parce que... Excuse moi mais... Chercher une définition... Si encore c'était pour toi, mais là, non, c'est pas le cas, c'est pas le cas, c'est pas du tout le cas ! Ou alors tu t'es dit : « Tiens ! Je vais lui lire une définition ! Comme ça, là ! À brûle-pourpoint ! Ppp ! Pour rien, on verra bien ! »

TOI — ...

MOI — Franchement ! Dis moi !

Tu écoutes «L'estro armonico, Op.3 - Concerto No 2 in G Mineur» d'Antonio Vivaldi par The Dark Side of Vivaldi.

TOI — Tu sais ? Quand tu racontes des histoires...

MOI — Des histoires ?

TOI — Tes histoires.

MOI — Mes histoires ?

TOI — Des histoires, oui.

MOI, *bouche fermée* — Hm hm.

TOI — Sur ta vie. Qui arrivent qu'à toi. Toujours... Avec de la romance dedans. Des choses... Extraordinaires, mais qui ont l'air de rien. Ben... Parfois, avec le temps... J'ai un doute. Un doute... Qui procède de l'accumulation, tu vois ? À force de t'écouter...

MOI *l'interrompt* — T'as un doute.

TOI — J'ai un doute, oui.

MOI, *soudainement* — Han ! T'as entendu ?

TOI — Quoi ?

MOI — Le bruit du camion.

TOI — Non.

MOI — Attends.

TOI — Non, j'entends rien.

MOI — Attends.

Effectivement, vers 1 minute 18 secondes, il est possible, à condition de l'écouter à un volume élevé, d'entendre un bruit de camion.

MOI — Là !... Tu vois ?! Je l'avais jamais entendu ! Ils ont mis un bruit de camion !

TOI — Hm hm.

MOI — Tu te trouves pas ça dingue ?

TOI — C'est pas évident. Je suis pas sûr de l'avoir entendu mais oui, je pense que t'as raison. Ils ont peut-être pas fait attention.

MOI — Tu crois ?

TOI — Hm hm.

Silence.

MOI — Alors... Comme ça... Je raconte des histoires ?!

TOI — À brûle-pourpoint. Oui. Souvent. Mais j'aime bien t'écouter ! Que ce soit vrai d'ailleurs ou pas, enfin, et même si c'est vrai, et, c'est sûrement le cas, même si c'est un peu romancé, on s'en fout c'est pas grave, tu racontes super bien, mais... Ce que je veux dire...

MOI — Tu veux dire quoi ?!

TOI — Ce que je veux dire... C'est qu'au bout d'un moment je te vois, je te regarde... Je te vois... Raconter des histoires, mais... Au bout d'un moment... Je te vois toi... Mais... Je vois plus que ça. Toi. Racontant des histoires.

MOI — Regarde moi.

TOI — Oui.

MOI — Regarde moi.

TOI — Je te regarde.

MOI — Tu me regardes ?

TOI — Oui.

Tu détournes le regard. Tu réfléchis. Tu te demandes ce qui se passe. Après un temps.

MOI — Je voudrais que tu me laisses. Un peu.

Tu fermes les yeux. Tu prends ton temps.

MOI — Partager avec toi. C'est ça. J'aimerais partager des choses.

Avec simplicité.

MOI — Tu sais, quand je dis une chose... Quand je parle... Quand je dis des choses...

Prends ton temps.

TOI — Oui...

MOI — Je me lance?

TOI — Ok.

MOI — Quand je parle, la plupart du temps, je parle... De choses. De ce que je viens de faire, de ce que je ferai, de ce que je pense, de ce qui vient de m'arriver, ou de quelque chose auquel je viens de penser. Et puis je réagis aussi ! Je réagis à ce que tu me dis, à ce qui m'entoure, au temps qui fait, à ce que je veux faire, ce que je devrais faire, ce que j'ai pas fait... Tu me suis ?

TOI — Oui.

MOI — Tu vois, ce que je vois, ce que je dis, ce que tu vois, ce que tu entends, c'est moi.

Tu réfléchis. Ou pas.



MOI — Ben là tu vois je suis chez moi. Je te parle de ce moment parce qu'il me revient là. J'ai toujours voulu en parler, et ce jour je pensais, « Faut que je retienne ! Faut que je retienne ! Faut que je retienne ! », je savais que ça allait pas durer longtemps, et ce qui se passait dans ma tête, ça se passait pas uniquement dans ma tête.

TOI — Mais il se passait quoi ?

MOI — Ça se passait un peu partout, comme les tremblements de terre, où ce qu'il y a autour de toi... T'ébranle. J'étais ébranlée. Tu vois. Je suis comme ça. *Le pied droit en avant, le pied gauche en arrière.* Je sais pas comment dire... Franchement m'interromps pas sinon je vais perdre le fil... Je suis comme ça et... Et je sais pas si je suis arrêtée ou au ralenti, mais ce qui se passe, ça dure un temps très court, je sais pas si c'est des secondes ou quelques minutes, plutôt des secondes, mais à ce moment là, ce qu'il y a autour de moi, et à l'intérieur de moi, tout ce qui se passe, ce que je veux dire, c'est qu'à ce moment là, je traverse un moment particulier, que j'ai jamais retraversé, je crois, ou alors juste entrevu, tu sais, ces moments, où t'as hyper conscience de tout ce qui t'entoure, du coup tu te retrouves avec des pensées, ou pas des pensées mais le résultat de toutes les pensées accumulées, ou pas d'ailleurs, peut-être pas des pensées, des sensations, des choses accumulées depuis des années et qui d'un coup, en quelque sorte, trouvent leur aboutissement.

TOI — Mais t'étais où ?

MOI — Dans les escaliers. Chez moi. Chez mes parents.

TOI — T'as quel âge ?

Tu dis ton âge, vraiment.

TOI — Non, à l'époque.

MOI — Ah. Je sais pas. Quatorze ans. Peut-être quinze. Seize. Je sais pas. Quinze max. Je suis encore chez mes parents. Je remonte dans ma chambre, et c'est à ce moment là que ça se passe.

TOI — Mais il se passe quoi ?!

MOI — Tu comprends pas ?

Silence. Avec tout ce qu'il y a dedans. Des interrogations, des peurs, du renoncement. Tu continues.

MOI — Je me retrouve : « Au milieu des choses ». Je suis : « Au milieu des choses ». Avec la sensation intime que ça peut pas durer, que ça va pas durer, et en même temps, c'est comme si j'accédais, l'espace d'un instant, à un temps infini, qui dépasse tout ce qu'il y a autour de toi. Je peux pas en dire vraiment plus, et en même temps, je voudrais... *T'emballe pas*. C'est une façon de le garder.

TOI — De le garder ?

MOI — Oui. Après toutes ces années, d'y repenser, c'est une façon de le garder, de le retraverser, et puis, en quelque sorte, à ce moment, j'étais déjà là, aujourd'hui. Pas comme ces moments que t'as l'impression d'avoir déjà vécus, liés à des endroits, ou des images. Non. Plutôt le contraire. Comme si aujourd'hui, en parlant de ce moment là, je revivais le moment que j'attendais de vivre aujourd'hui, mais autrefois. Ce jour là. Dans les escaliers. Ado. En train de me dire ce que je me dis aujourd'hui.



TOI — Tu sais... En ce qui me concerne... Je suis direct. En tout cas, c'est ce que je me dis. Et puis c'est une façon de faire ce que je dois faire, au moment où je dois le faire. C'est ce que je fais. J'avance, et... J'avance parce que j'avance, surtout, si t'avances pas t'avances pas, alors j'avance. J'aurais pu dire... « Parce que c'est bien ! » Mais non, c'est pas le cas. « Parce qu'il faut avancer ! » Mais non, c'est pas le cas. J'avance parce que j'avance, je marche parce que je marche, je m'assois parce que je m'assois. C'est une question de diamètre. Ou... Pas de diamètre, mais... Comment on dit ?... De superficie ?!... Non je sais pas. Bon, ben là par exemple, tu vois, j'avance pas, c'est pas bien, je suis bloqué, j'avance pas, je voulais parler de quoi d'ailleurs ? Qu'est-ce que je voulais dire ?!... Bref. Ce que je veux dire... Ce que je veux dire... Ce que je veux dire...

Tu te mets à compter les lettres qu'il y a dans ce que tu es en train de dire. Les tirets ne sont pas des «moins». Ils servent à regrouper les chiffres et nombres, aider à trouver la logique du calcul, créer du rythme.

Ce, 2...

Que, 3...

Ce 2 que 3 je 2, 6... Non. 3 et 2, 5... Et 2, 7... 7.

Y a combien de lettre dans ce que je veux dire ?

Tu vois ? Y a combien de lettres dans ce que je veux dire.

« Tu vois ? Y a combien de lettres dans ce que je veux dire. »

Tu 2 Vois 4

Tu 2 Vois 4

6

y a 2

6-2 8

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Combien Combien Combien Combien Combien Combien Combien

7 - 7 - 7

8-7 15

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Combien de lettres dans ce que je veux dire

De lettres dans ce que je veux dire

De 2

2

15-2 17 !

17... 17...

Combien de lettres...

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire

Combien de lettres dans ce que je veux dire

17 de leeeeeettres

Lettres lettres lettres lettres lettres lettres lettres

7 7 7 - 22 - 17

j'me suis trompé

24

24 24 24

Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire 24 !

Combien de lettres dans ce que je veux dire

D'lettres dans c'que j'veux dire

Dans 4 ce 2

4-2 6 que 3

6-3 9

24-9 24-9 24-34-33

je

veux

dire

je 2

veux 4

2-4

6 dire 4

6-4 10

33 33 33 43

43 lettres dans c'que je veux dire

non

tu vois y a quarante-trois lettres « dans ce que je veux dire »

non

tu vois y a...

43 lettres

dans...

« Tu vois y a combien de lettres dans ce que je veux dire »

Tu vois y a 43 lettres dans tu vois y combien de lettres dans ce que je veux dire.

Dans ce que je veux dire ?

Dans ce que je viens de dire !

« Tu vois y a combien de lettres dans ce que je viens de dire »

« Tu vois y a combien de lettres dans ce que je viens de dire »

veux 4

viens 5 de 2

5-2 7 moins 4-3

+43 46

y a 46 lettres

y a 46 lettres

Dananans...

« Tu vois y a combien de lettres dans ce que je viens de dire ? »

Tu vois y a 46 lettres dans : « Tu vois y a combien de lettres dans ce que je viens de dire. »



Vincent Thomasset, auteur, metteur en scène, chorégraphe

Après des études littéraires à Grenoble, il cumule différents petits boulots avant de travailler en tant qu'interprète avec Pascal Rambert de 2003 à 2007. En 2007, il intègre la formation Ex.e.r.ce [Centre Chorégraphique National de Montpellier], point de départ de trois années de recherches. Dans un premier temps, il travaille essentiellement in situ, dans une économie de moyens permettant d'échapper, en partie, aux contraintes économiques. Il accumule différents matériaux et problématiques à la fois littéraires, chorégraphiques et plastiques, lors de performances en public. Il écrit alors un texte qu'il utilise à différentes reprises, dont le titre, à lui seul, résume la démarche de cette période : *Topographie des Forces en Présence*. Depuis 2011, il produit des formes reproductibles en créant notamment une série de spectacles intitulée *La Suite* dont les deux premiers [*Sus à la bibliothèque !* et *Les Protragonistes*] ont été créés au Théâtre de Vanves dans le cadre du festival Artdanthé. En 2013, création de *Bodies in the Cellar* [désadaptation du film *Arsenic et vieilles Dentelles* de Frank Capra], puis *Médail Décor* en 2014, troisième partie de *La Suite* dont l'intégralité est reprise au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en 2015. En 2015, création des *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux [festival La Bâtie à Genève], repris au Théâtre de la Bastille et au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. En 2016, création de *Galooooooooop*, une lecture performance à deux voix avec Anne Steffens [commande du MacVal - musée d'Art contemporain du Val-de-Marne]. En 2017, création de la pièce *Ensemble Ensemble*, reprise au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Créée en 2012, l'association Laars & Co soutient son travail. Elle est subventionnée par le Ministère de Culture et de la communication, soutenue par la DRAC Île-de-France au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique.

Aina Alegre, interprète

Née en 1986 à Barcelone, Aina Alegre développe son travail artistique en tant que chorégraphe, danseuse et comédienne. Après avoir fait à Barcelone une formation multidisciplinaire mêlant la danse, le théâtre et le chant, elle intègre en 2007 le CNDC d'Angers. Depuis 2009, elle développe son propre travail artistique. Au croisement de différentes pratiques du corps, de la performance, du jeu d'acteur, de la création des costumes, de matières sonores et lumineuses, elle pense le travail chorégraphique comme un espace de friction pour réinventer le corps, une démarche liée aussi au désir de mettre en dialogue langage cinématographique et langage chorégraphique. En collaboration avec Hadrien Touret elle transporte certaines performances en «essais cinématographiques» comme le film *12 45 84* [2010], *TRIPARIA* [2011] et *DELICES* [2014]. En 2009 elle co-signe le duo *SPEED* et en 2011 elle crée la performance *LA MAJA DESNUDA DICE*, cette proposition aboutit à la création de la pièce *NO SE TRATA DE UN DESNUDO MITOLOGICO* en 2012. En 2015 elle crée la pièce *DELICES* et la performance *Le Jour de la Bête // Premier rendez-vous*. Parallèlement, elle collabore en tant qu'interprète avec Lorenzo de Angelis, Betty Tchomanga, Fabrice Lambert, Enora Rivière, David Wampach, Vincent Macaigne, Nasser Martin- Gousset, Jean Anouilh, Isabelle Catalan, Raphael Hôlt et Katalin Patkai.

Lorenzo De Angelis, interprète

Lorenzo De Angelis suit des études chorégraphiques en 2004 au CDC-Toulouse, puis au CNDC d'Angers [Dir. E. Huynh]. Depuis, il a été interprète pour Pascal Rambert, Vincent Thomasset, Alain Buffard, Youn Soon Cho Jacquet, Marlene Monteiro Freitas, Yves-Noel Genod, Fabrice Lambert. En parallèle il crée une série d'installations culinaires. Depuis 2016, il crée des spectacles : *Haltérophile* - entre one-man-show chorégraphique et lapdance métaphysique [CDC-toulouse, Actoral - Marseille, Théâtre de Vanves-Paris, La Raffinerie-Bruxelles, Usine C, La Passerelle, Palais de Tokyo...] et *De La Force Exercée*, rituel pour un bodybuilder [Ménagerie De Verre, Théâtre de Vanves, La Passerelle...]

Julien Gallée-Ferré, interprète

Formé tout d'abord à l'Ecole Nationale Supérieure de Danse de Marseille, puis en danse contemporaine au Conservatoire Supérieur de Lyon, il suit en 2001 la formation Ex.e.r.ce du Centre Chorégraphique National de Montpellier. Après s'être joint au collectif d'improvisation initié par Patricia Kuypers pour la création de *Pièces Détachées*, il participe au projet *Les Fables à la fontaine*, étant interprète dans les pièces de Corinne Garcia, Bertrand Davy, Herman Diephuis et Salia Sanou. S'ensuivent plusieurs créations avec Mathilde Monnier [*Déroutes*, *Frère et sœur*, *2008 vallée cosignée* avec Philippe Katerine, *Tempo 76*, *Pavlova 3'23*,

Soapéra), Loïc Touzé [*Love, Fou*], Herman Diephuis [*D'après J.C. Julie entre autres, Paul est mort ?, Clan*], Ayelen Parolin [*Troupeau*], Maud Le Pladec [*Professor, Poetry, Ominous Funk, Democracy, Concrete*], Boris Charmatz [*Enfant, manger*], Alain Michard [*J'ai tout donné*]. Entre 2004 et 2008, il est interprète dans de nombreux spectacles/performances d'Yves-Noël Genod. Il participe à *La Suite* de Vincent Thomasset en 2015. En parallèle, il réalise deux court-métrages : l'un intitulé *Entre-temps* qui, par un procédé de reconstitution de films d'enfance, traite de la mémoire du corps et de l'apprentissage ; l'autre nommé *Sommeil*, qui aborde les thèmes du rêve et de la nuit à partir d'une chorégraphie de personnes endormies. Il participe également à un court-métrage de Sarah Lasry, *Les voix volées*, en tant qu'acteur/danseur.

Anne Steffens, interprète

Après une scolarité en sport-études gymnastique - catégorie « Espoir Jeux Olympiques » à l'âge de 11 ans, elle suit une prépa à normale sup, 8 ans de latin et un mémoire en littérature latine sous la direction de Florence Dupont, 6 ans de danse classique, 2 ans de contemporain et le conservatoire d'art dramatique de Nancy, Anne Steffens a travaillé comme interprète pour Théo Hakola, Chloé Delaume, Patrick Haggiag, Emilie Rousset, Dorian Rossel et Vincent Thomasset. Au cinéma, elle a tourné sous la direction de Cédric Klapisch, Guillaume Brac, Hélène Ruault, Vanessa Lépinard, Sébastien Bailly, Emmanuel Laskar, Frédérique Devillez, Benjamin Nuel, Gabriel Harel, et Benoit Forgeard.

Pierre Boscheron, compositeur, musicien

À la fois musicien batteur, compositeur, réalisateur, arrangeur et sound designer, il collabore avec -M- [co-réalisation de quatre albums], Nicolas Repac et le groupe Ekova. Il est musicien sur la création et la tournée de "*Mister Mystère*" 4ème album de Matthieu Chédid. Il compose des musiques pour le spectacle vivant, [Kitsou Dubois, Raphaëlle Delaunay], des longs métrages [Claude Miller, Nabil Ayouch, etc.], des films documentaires. Membre fondateur des groupes *Bambi Zombie* et *Nina Fisher*.

The Noise Consort

The Noise Consort allie musique baroque du XVIIème, expérimentations électroniques du XXIème, il remonte le temps, visite futur et passé, rencontre aussi bien Pancrace Royer qu'Aphex Twin ou Meshuggah. De la musique moderne et hybride qui s'affranchit des normes et des genres, à l'image de ses trois protagonistes. *The Noise Consort* s'est produit dans des centres de création contemporaine tels que Le Lieu Unique [Scène nationale de Nantes], Césaire [Centre National de création musicale à Reims] dans le cadre du festival Elektricity, ou encore le festival Nuit d'Hiver du GRIM à Marseille. Leur premier disque *On the Hitchpin Rail* est paru en 2017 sur le label Kill The DJ.

Benjamin Morando, compositeur, travaille pour le cinéma, la télévision, l'art contemporain ainsi qu'au sein des groupes Octet et Discodeine. Sa signature sonore est caractérisée par l'imbrication fluide d'instruments classiques et de technologies de synthèse et de transformations du son. Au sein de ces différentes formations, il donne de nombreux concerts en France [Festival Villette Sonique, Centre Georges Pompidou, Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, Palais de Tokyo, Grand Palais, Géode...] et à l'international [Festival Meg de Montréal, Mutek de Mexico, Festival Distorsion de Copenhague, Sonar de Barcelone, Transmediales de Berlin...]. Il a composé et interprété des musiques pour des œuvres de l'artiste Camille Henrot [Lion d'argent 2013 à la Biennale d'art de Venise], pour l'architecte japonais Shigeru Ban et enfin, en collaboration avec le compositeur Benoît de Villeneuve, la musique pour la performance de la plasticienne Salma Cheddadi «*Printemps Sauvage*» au Centre Pompidou, Festival Hors Piste 2015.

Gabriel Urgell Reyes, compositeur et pianiste prodige originaire de Cuba, formé à l'Institut Supérieur d'Art de La Havane et au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, est lauréat de nombreux prix internationaux : Città di Marsala [Italie], Ignacio Cervantes [Cuba], Frechilla-Zuloaga [Espagne], Blüthner [Allemagne]... Il est très tôt remarqué pour ses interprétations et ses productions virtuoses et éclectiques, mêlant musiques classiques et populaires d'Europe et d'Amérique latine, et est appelé à se produire sur des scènes prestigieuses [Festival International de Piano de La Roque d'Anthéron, Opéra Angers-Nantes, Cité de la Musique de Paris, Haus der Ingenieur de Vienne, Théâtre Amadeo Roldán de La Havane...]. Plébiscité par les médias spécialisés [France Musique, Classica, Pianiste, Qobuz...] son album *Meeting Ginastera Vol. 1* remporte un Diapason d'Or en 2015.

_Philippe Renard, diplômé de musicologie et de recherche en musique ancienne, flûtiste baroque, a collaboré avec des compositeurs contemporains comme Thomas Bloch ou Donald Bousted et Christopher Fox. Dans les années 90, il façonne avec Philippe Bolton une flûte à bec électroacoustique et révolutionnaire.

Pascal Laajili, créateur lumière

Pascal Laajili se forme à l'éclairage de spectacles vivants en 1988, et travaille en tant que régisseur lumière à partir de 1989 dans le théâtre privé, où il occupera successivement les postes de régisseur lumière, chef électricien puis éclairagiste. En 1999, il intègre la Compagnie Philippe Genty, où il reste jusqu'en 2009. Depuis 2008, Pascal Laajili donne des cours au Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle (CFPTS). A partir de 2010, il travaille avec Yves Beaunesne à la Comédie Poitou-Charentes, Centre dramatique national. En parallèle, Pascal Laajili a signé de nombreuses créations lumière pour des compagnies ou des théâtres privés, en se nourrissant de ses riches collaborations avec les éclairagistes François-Éric Valentin, Éric Soyer ou encore Joël Hourbeigt. Il est lauréat en 2016 du Molière de la création visuelle.

Ilanit Illouz, conseillère artistique

La pratique d'Ilanit Illouz, plasticienne, est essentiellement photographique et vidéographie. Son travail singulier sur l'image est traversé par la question du récit, toujours appréhendé par le biais du hors champ ou de l'ellipse. Comment rendre compte d'événements ou de phénomènes invisibles et « irracontables » ? En filmant des artistes au travail ou en reconstituant les souvenirs enfouis d'une histoire familiale, elle met en forme et en scène des narrations éclatées et étirées dans le temps, où la distance le dispute au refus de l'objectivité. Elle a récemment exposé au MAC/VAL (Ivry, 2014), au Centre Photographique d'Île-de-France (Pontault-Combault/2013), à la Nuit Blanche/*Les centres d'art font leur cinéma* (Paris, 2013). En 2015, Le Parc Culturel de Rentilly produit sa première exposition personnelle *Le Goudron et la Rivière*. En 2016 elle participe à l'exposition collective *Soudain... la neige* à la Maison d'Art Bernard Anthonioz (Nogent-sur-Marne) et travaille, pour 2017, sur le projet *Les Dolines*, un projet soutenu par la FNAGP. Elle collabore régulièrement en tant que regard extérieur et conseillère scénographie sur les projets de Vincent Thomasset.

Vincent Gadras, scénographe

Vincent Gadras est scénographe et constructeur. Il travaille notamment pour Dorothée Munianeza, François Verret, Lazare, Séverine Chavrier.

Angèle Micaux, costumes

Licenciée en arts plastiques, Angèle Micaux a suivi un cursus en danse contemporaine. Elle a travaillé avec Julie Bougard, Thomas Lebrun, David Wampach, Emilie Rousset, Maria Izquierda Munoz, Gerard&Kelly. Elle collabore en tant qu'interprète avec Marlène Saldana & Jonathan Drillet (The UPSBD's), « maitresse de ballet » et créatrice de costumes depuis 2010. Elle travaille également sur ses propres projets pour des cabarets comme les Nuits Bas-Nylons (Bruxelles) et la revue du Cabaret Manko (Paris). Parallèlement, elle se forme à la conception de costumes contemporains et d'époque et travaille pour le théâtre la danse (The UPSBD, M.Izquierda Munoz, Yuval Rozman, Gurshad Shaheman), le cinéma et la TV pour les costumiers Pierre Canitrot et Elisabeth Méhu.

Flore Simon, assistante mise en scène

Après une licence en arts du spectacle à Grenoble, Flore Simon se forme au Conservatoire Régional de Chalon-sur-Saône, en jeu puis en mise en scène. En parallèle, elle suit les cursus de chant et contrebasse. Entre 2012 et 2015, dans le cadre de ses études, elle met en scène *Journal de la middle class occidentale* de Sylvain Levey, *Vieilles mains* à partir de textes de Valère Novarina et *Apaches, voyous et drôles d'engeances*, une création théâtrale et musicale. Formée à la technique son et lumière, elle travaille en tant que régisseuse pour les compagnies *Scènes en Vie*, *Brigands de la plume* (Grenoble) ainsi que le *Théâtre à Cran* (Bourgogne). À la mise en scène, elle assiste Jean-Yves Ruf (*Hughie* en 2013), Claude Romanet (*El Zorro* en 2014) et Laurent Fréchuret (*Revenez demain* depuis 2015). Depuis 2015, elle est inscrite en Master en Mise en scène et Dramaturgie à l'université Paris Ouest – Nanterre, la Défense. En 2017, elle encadre les Lycéades (Espace des arts, Chalon-sur-Saône) avec Laurent Fréchuret et assiste Lancelot Hamelin et Vincent Thomasset.

Accès revue de presse de la compagnie :

http://www.vincent-thomasset.com/home/medias_presse.html

Télécharger le dossier de presse [PDF] :

http://www.vincent-thomasset.com/home/medias_presse_files/Presse_LaarsandCo_Thomasset.pdf

Portraits, entretiens

Les Inrocks	2017/09 - presse [entretien]
Libération, Clémentine Gallot	2015/10 - presse [portrait + critique]
Théâtre[s], Anne Quentin	2015/10 - presse [portrait]
Les Inrocks, Patrick Sourd	2015/09 - presse [portrait]
Ma Culture, Wilson Le Personnic	2015/03 - web [entretien]

Lettres de non-motivation

Arte Tv - Journal, Frédérique Cantù	2015/10 - TV
France Culture, Backstage, Aurélie Charon	2016/01 - radio
Radio Libertaire - Les Oreilles Libres, Christophe Frémot	2015/10 - radio
Les inrocks, Jean-Marc Lalanne	2015/12 - print
Télérama, Emmanuelle Bouchez	2015/11 - print
L'Humanité, Sophie Joubert	2015/11 - print
Le Canard Enchaîné, Jean-Luc Porquet	2015/10 - print
L'œil, Céline Piettre	2016/03 - print
La Libre Belgique, Marie Baudet	2015/02 - print
L'écho, Bernard Roisin	2015/02 - print
Le Huffington Post, Savannah Macé	2015/11 - web
L'insatiable, Nicolas Roméas	2017/02 - web
Le Souffleur, Amandine Pilaudeau	2015/11 - web
Les 5 pièces	2015/11 - web
Froggy's Delight, MM	2015/11 - web
Sceneweb, Hadrien Volle	2015/11 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam	2015/10 - web
Théâtre du Blog, Stéphanie Ruffier	2015/10 - web
Ether Real, François Bousquet	2015/10 - web
Theatrorama, David Simon	2015/10 - web
Ventilo, Olivier Puech	2015/10 - web

La Suite : Sus à la Bibliothèque ! -Les Protragonistes - Médail Décor

France Inter - Studio Théâtre, Laure Adler	2015/02 - radio
Radio Grenouille - Temps Libre, Emmanuel Moreira	2014/10 - radio
France Culture - La Vignette, Aude Lavigne	2012/05 - radio
Radio, Fondation Louis Vuitton, Poésie en plateau	2015/12 - radio
IF, Pedro Morais	2015/04 - print
M Le magazine du Monde, Rosita Boisseau	2015/02 - print
Libération, Ève Beauvallet	2015/02 - print
Les Inrocks, Patrick Sourd	2015/01 - print
L'Humanité, Muriel Steinmetz	2014/11 - print
M Le magazine du Monde, Clémentine Gallot	2014/09 - print
Le Temps, Marie-Pierre Gécand	2013/08 - print
Les Inrocks, Julien Prévieux	2013/04 - print
Ma Culture, Wilson Le Personnic	2015/03 - web
Inferno Magazine, Smaranda Olcese	2014/11 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam	2013/06 - web

Bodies in the Cellar

Les Inrocks, Patrick Sourd

2013/04 - print

France Inter - Studio Théâtre, Laure Adler

2013/04 - radio

France Culture - La Dispute, Patrick Sourd

2013/04 - radio

France Culture - L'Atelier Intérieur, Aurélie Charon

2013/04 - radio

France Culture - Pas la peine de crier , Marie Richeux

2013/03 - radio

Mouvement, Eve Beauvallet

2013/04 - web

Inferno Magazine, Smaranda Olcèse Trifan

2013/03 - web

Un Fauteuil pour l'Orchestre, Suzanne Teibi

2013/03 - web

Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam

2013/03 - web

Topographie des Forces en Présence

Ecrans de Danse, Edwige Phitoussi

2009/06 - web